

53^e Année, N° 16

Le Numéro: 60 centimes

Samedi 17 Avril 1915

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenber 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

Pour se Guérir
et se Préserver des
Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme
Tuberculose,
Refroidissements,
Maux de Gorge,
Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et
la Poitrine, il suffit de prendre à chaque
repas, en mangeant, deux
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET
Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.
Flac. 2'50 (les flacons. Envoi franco, mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2'50 franco-Pharmacie. 12 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

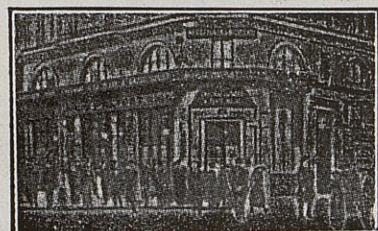
POUR NOS BLESSÉS
Plus d'hémorragie si vous les munissez de
la bande extensible le « Rapide » imperméable,
aseptisée. Grand Prix d'hygiène.
Envoi franco par poste contre deux francs.
Prix spéciaux pour Gros et Pharmaciens.
VOGT-LABEY, concession^{re}, 124, r. de Courcelles.



LE TRÉSOR DE NOS SOLDATS :
leur épargne Ampoules, Ecchures, Blessures
de marche, de selle, etc. Joignez à vos paquets le
BAUME DE MARCHE
Pharmacies, Grands magasins. Grande boîte, 0 50.
Envoi franco contre 0 60 à
AUREILLE, pharmacien, 35, rue Cler, PARIS.

Après les repas
2 ou 3
Pastilles Vichy-Etat
facilitent la digestion.

VERASCOPE RICHARD 10, Rue Halévy (OPÉRA)
Envoyé franco de la Notice
25, Rue Mélingue PARIS
POUR LES DÉBUTANTS
Le GLYPHOSCOPE à 35 francs
a les qualités fondamentales du Vérascope.
PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

PRINTEMPS 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST

CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX
Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

AVENIR DÉVOILÉ par horoscope exact avec moyen de conjurer la fatalité et de réussir dans la vie. Prof. russe ZERKOWSKY, bd Sébastopol, 129, Paris. ENVOYER 5 fr. date naissance, heure, nom, prénom.

NE PRENEZ que
L'Aspirine
“Usines du Rhône”
pure de tout mélange allemand
LE TUBE de 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

Allez consulter le Prof. M^{me} de Saint-Février. La chiromancie est une science reconnue et les lignes de la main ne mentent jamais. On y lit tout. La graphologie est également une science. L'écriture donne des révélations stupéfiantes. Consultez-la pour vous ou pour une tierce personne. Madame de Saint-Février reçoit tous les jours en son cabinet, 102, rue Saint-Lazare (Métro : Gare Saint-Lazare).

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FAB^{re} LYON
ENVOI FRANCO D'UNE BROCHURE EXPLICATIVE
sur demande

TAILLEUR et **ROBES** depuis 100 fr.
DEUIL. — Blanchard, 3, Faub. St-Honoré, Paris

Une maison dont le seul but a été
l'amélioration d'un seul produit a une
supériorité écrasante sur toutes les
autres, car tous ses efforts ont convergé
vers un seul objectif: la perfection.
J'affirme que mon Café, vendu au
cours, 2 fr. 30 le demi-kilogramme, est
aussi bon que les meilleurs et les
plus chers, parce que, depuis des
années, je vends du café, rien que du
café.
Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

LA BANDE SERRE-PLAIE

Sauve la vie de nos blessés en évitant hémorragies.
Prix : 2 fr. 1^e poste. C.G.N.P., 31, rue Vivienne, Paris. — PRIX SPÉCIAUX POUR LE GROS.

“ EROS ”

ESTAMPES galantes INÉDITES
(Déshabillées de Parisiennes et scènes de boudoir)
de RAPHAEL KIRCHNER

Série inédite de 4 planches en couleurs format 36×26, pour la gravure seule, collées sur passe-partout, prêtes à être encadrées. Franco les 4 contre mandat-poste de 24 fr. Catalogue illustré sur demande.

Autres estampes galantes en couleurs même format absolument inédites de Fabiano, Hérouard, Kirchner, Wegener, Manel Feliu, Léo Fontan, Nam, etc. Chaque planche en couleurs 10 fr.

Catalogue illustré sur demande. (Joindre 0 fr. 50 pour envoi cacheté.)
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris.



ON DIT... ON DIT...

Le silencieux témoignage.

Guerre aux embusqués ! Les embusqués sont gens détestables, c'est entendu, et ce n'est pas nous qui chercherons à attiédir l'antipathie qu'ils inspirent. Mais enfin, il faut regarder à deux fois avant d'accuser tous les militaires qui ont bonne mine et bel uniforme d'appartenir à cette vilaine engeance. Un incident qui s'est passé au théâtre de la Porte Saint-Martin, le dimanche de Pâques, montre à quelles douloureuses méprises on peut s'exposer.

C'était au cours d'une matinée de bienfaisance ; aux fauteuils d'orchestre deux officiers, fort élégants dans leur uniforme azuré, semblaient prendre grand plaisir au spectacle. Cela déplut à des jeunes femmes assises à côté d'eux ; elles firent, presque à haute voix, la remarque qu'il était honteux de voir des officiers s'amuser insouciantement alors que tant de braves garçons se battaient sur le front. D'autres spectateurs, se retournant, firent chorus ; l'épithète d'« embusqué » vola de bouche en bouche. Les officiers, devenus très pâles, ne répondirent rien ; mais l'un d'eux, passant son bras derrière la taille de sa voisine glissa quelque chose dans sa main ; la jeune femme poussa un cri et faillit s'évanouir : ce que le soi-disant « embusqué » venait de lui remettre, en silencieux témoignage de sa vaillance, c'était un œil de verre.



La gloire...

Tardivement, très tardivement, il vient d'être mobilisé. Aussi bien son ventre rondelet, compliqué d'un peu d'asthme lui avait-il fait craindre qu'il ne serait point appelé. Mais la classe 92 partant à son tour, il vient d'être incorporé au 54^e à Laval.

Son nom ? Paul Bir. lt. Ses fonctions ? Secrétaire de rédaction d'une grande revue parisienne. Son chef-d'œuvre ? Ce fut lui qui, l'an dernier, inventa Hégésippe Simon, précurseur de la Démocratie. On se souvient du formidable éclat de rire qu'il déchaîna dans toute la France avec cette mystification, une des plus remarquables de notre époque.

Sa gloire l'a précédé et lorsqu'il arriva à Laval, il y fut l'objet d'une petite manifestation fort sympathique. Comme il est très bon garçon et plein d'esprit, il se concilia vite toutes les cordialités et un de ses chefs répondant à son salut commit, à son égard, cette méprise glorieuse :

— Oui, oui, je vous connais... C'est bien vous, Hégésippe Simon le Précurseur ?

— Mon colonel, répondit Paul B.r. lt... je suis son père !



Avis aux coureurs de dot.

Une aimable citoyenne de la tranquille ville de Nevers, M^{me} Pl... dispose d'une fort belle fortune et elle n'a pas d'enfants ; elle veut en faire profiter les héros de la grande guerre. Elle a adopté une de ses jeunes nièces à qui elle assure une dot considérable. Elle la donnera en mariage au premier soldat français célibataire qui entrera dans Berlin. C'est très bien. Mais reste à savoir si ce mariage romanesque sera bien heureux ? Ce qu'il y a de plus admirable dans cette affaire, ce n'est pas la générosité de la tante, c'est le désintéressement de la nièce.



Une jolie œuvre.

Dans un couloir discret du Palais de Justice, quelques avocats (M^{es} Lan.sse, Rob.n, Oud.rt, Joach.m, notamment) attendent chaque jour les plaideurs et se mettent gracieusement à leur disposition pour solutionner leurs affaires ; ils leur donnent des conseils et offrent au besoin de plaider pour eux. Ils passent leur journée à travailler ainsi.

Quant aux honoraires, ils les laissent à la discréction du client d'occasion et les versent intégralement à l'œuvre qu'ils ont fondée et qui a pour but de soutenir un hôpital de la Croix-Rouge. Et cette œuvre porte le joli nom de *L'Obole de la Justice*. N'est-ce pas original et discret ?



Féminités.

On sait que notre généralissime a formellement interdit l'accès de la zone des armées aux épouses légitimes de nos officiers et de nos soldats. « La femme, a très sagement décidé le général Joffre, doit suivre son mari partout, sauf à la guerre. » Et c'est fort juste. Le beau sexe n'a pas besoin d'aller s'exposer inutilement à recevoir des marmites. Le pot-au-feu doit lui suffire...

A C...., un lieutenant est rencontré avec sa douce moitié. Le général appelle l'officier et lui fait observer sur un ton plutôt sévère qu'il n'avait pas le droit de faire venir sa femme au cantonnement et qu'il sera mis aux arrêts. Mais la dame payant alors d'audace, s'écrie :

— Mon général, le lieutenant n'est pas mon mari... C'est mon amant !...

Alors le général se met aussitôt à décocher un gracieux sourire à la jeune femme et lui dit en s'inclinant jusqu'à terre :

— Oh ! madame, je vous demande mille fois pardon !...

(Pourvu que cet écho n'aille pas tomber sous les yeux du général X... et lui révéler l'innocente supercherie !)



Un édile à quatre pattes.

M. V.r.nne est un des conseillers municipaux parisiens qui font vaillamment leur devoir militaire : mobilisé, tout au début des hostilités, il est parti confiant et joyeux. Un regret semblait pourtant voiler sa martiale allégresse : il était obligé de laisser à Paris son chien, le bon « Tom ».

Heureusement qu'à l'Hôtel de Ville on trouve des coeurs compatissants ; nos conseillers municipaux ont adopté « pour la durée de la guerre » le toutou, et le nourrissent aux frais de la ville. « Tom » n'a jamais été si alerte et si bien portant ; il trotte dans les couloirs municipaux comme s'il était chez lui.



Il ne faut pas juger sur la mine.

Il y a des majors impitoyables ! Si on les croyait il ne faudrait jamais confier à leur femme les soldats convalescents : elles les soignent avec trop d'amour... L'autre jour, un médecin militaire à quatre galons (c'est lui-même qui nous l'a raconté) voit comparaître devant la commission sanitaire qu'il présidait, un brave garçon, renvoyé du front pour une bronchite, et qui demandait une prolongation de son congé de convalescence. A vrai dire ce soldat avait pauvre mine, le teint jaune, les joues creuses :

— Voilà ce que c'est que de vous avoir rendu à votre famille ! grommela le major. Hein ! mon gaillard, c'est votre femme qui vous a mis dans cet état ?... Oui, oui, inutile de rien dire : je vois bien ce qui en est. Ah ! ces femmes, toutes les mêmes !... Qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

— Je suis second vicaire de la Madeleine, monsieur le major. Inutile d'ajouter que le major s'excusa de sa méprise, dont l'abbé lui-même fut le premier à rire.



L'éloquence officielle.

Voici quelques perles glanées dans le *Journal officiel* :

La censure, Messieurs, est un couperet qui tremble dans les mains de ceux qui s'en servent...

Il faut assurer le pain quotidien à tous ces orphelins de la mobilisation, dont le père est mort de la plus belle des morts, de la mort anonyme !...

Je ne suis pas de l'avis de Monsieur le Rapporteur : qu'il m'excuse de le tromper et de voler vers d'autres amours...

Sa plainte a déchiré l'air comme s'il s'agissait d'une étoffe à dix-sept sous le mètre...

Souvenez-vous, Monsieur le Ministre, que l'interpellation est notre artillerie lourde...

Que vos yeux, en pleurant, soient des Madeleines repentantes !...

POUR NOS SOLDATS
Envoyez-leur LE
BRACELET D'IDENTITÉ

Breveté S. G. D. G. — En maroquin

Renfermant une pochette intérieure contenant,
avec tous les renseignements d'identité,
l'adresse de la famille.

Les Militaires peuvent y placer leur médaille réglementaire.

EN VENTE PARTOUT

GROS : COMPTOIR ANGLO-FRANCO-BELGE, 45, rue Laffitte.

Envoi contre 1 fr. 50. Notice explicative sur demande.

ARTISTIC PARFUM GODET

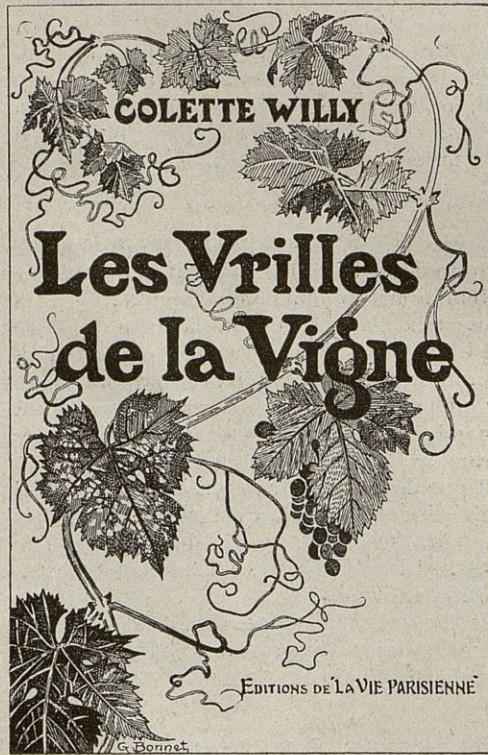
OMNIA-PATHÉ A côté
des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVÉ, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

POUR NOS SOLDATS
Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstitutantes
VIANDE et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franço, 1 fr. 25.
M^{me} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

OCCASION UNIQUE. Je vends lustres, suspensions
très bas prix. 20, rue Rochebrune. Métro : Richard Lenoir.



Pour recevoir franço par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*,
29, rue Tronchet.

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)

FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

Adresse Télégr. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

AVIS TRÈS IMPORTANT A NOS ABONNÉS

Nous avons l'honneur de rappeler à ceux de nos Abonnés (et ils sont les plus nombreux) dont l'abonnement venait à expiration le 31 décembre dernier et a été prolongé de seize semaines, en raison de la guerre, que

LEUR ABONNEMENT A PRIS FIN LE 10 AVRIL

Nous les prions donc de vouloir bien nous faire parvenir sans retard le montant de leur réabonnement afin d'éviter toute interruption dans le service du journal.

NOTRE PRIME ARTISTIQUE

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucun frais, d'une magnifique collection de seize estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

et renfermée dans un très élégant portfolio.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de 1 franc (pour la France), ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.



Specimen d'une des estampes de l'album offert en prime à nos réabonnés.

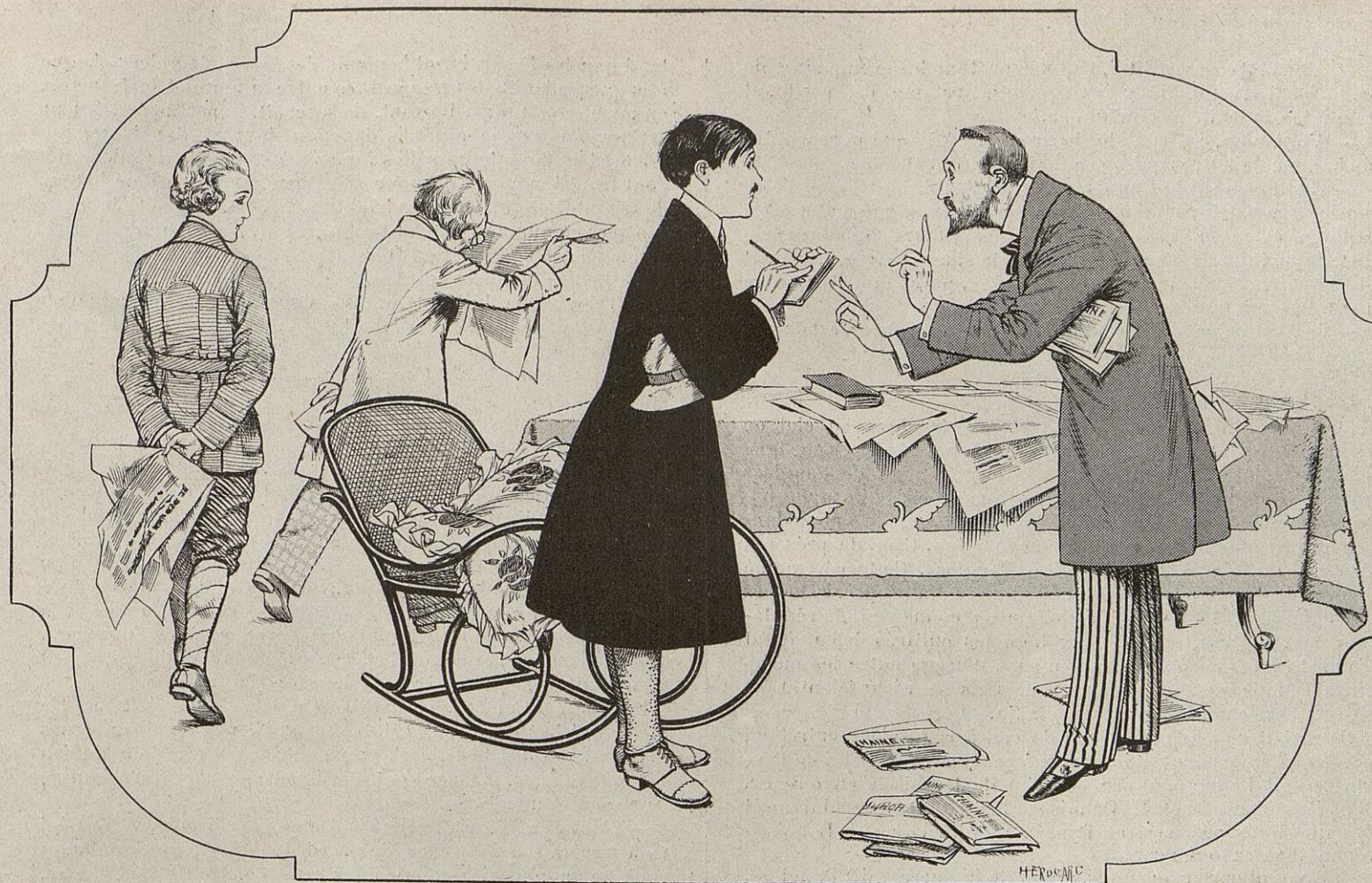


Specimen d'une des estampes de l'album offert en prime à nos réabonnés.

LE PRIX DE L'ALBUM "DE LA BRUNE A LA BLONDE" est de 12 francs

pour ceux de nos lecteurs qui désirent l'acquérir sans contracter un réabonnement à *LA VIE PARISIENNE*. Nous livrons l'album à ce prix net, à toute personne qui veut bien l'acheter dans nos bureaux. Pour le recevoir franço par colis-postal, envoyer en mandat-poste ou chèque la somme de 13 francs (pour la France) ou de 13 francs 50 (pour l'Étranger).

Adresser toutes les demandes, tous les chèques et mandats-poste à
M. le Directeur de *LA VIE PARISIENNE*
29, rue Tronchet, PARIS.



LE NOUVEAU CANDIDE (*)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le seigneur Pococurante à l'endroit

COMME il faisait cette réflexion qui en vaut une autre, Candide vit entrer dans le salon de lecture un sexagénaire encore bien droit, d'une taille élevée, qui avait le poil gris et la barbe taillée en pointe, mais si courte, qu'on n'apercevait pas d'abord si cette petite éminence était en effet sa barbe ou la pointe de son menton. Candide regarda aussitôt s'il n'avait point par hasard le pied fourchu, et s'étonna ensuite d'avoir pu croire qu'il l'eût fait de la sorte; car la physionomie du personnage n'était point du tout d'un diable, sauf le bouc. Il semblait prudent et avisé, glissait en marchant, retenait son souffle, ne faisait pas le moindre bruit, et semblait dire :

« Oui, c'est moi; mais, de grâce, ne me remarquez pas. »

« Voilà un quidam, songea Candide, qui ne pratique point le nouveau système de Pangloss. Je doute qu'il soit dur, et il ne paraît pas aimer le risque. »

Le quidam, en dépit de toutes les précautions qu'il prenait pour n'être point remarqué, trahissait une crainte perpétuelle de l'être, et ses petits yeux perçants, mais effarés, se tournaient si vivement de tous les côtés que l'on eût juré qu'il n'en avait point deux comme tout le monde, mais cent comme Argus. Il s'approchait des tables où étaient étalés les journaux, et des fauteuils où des lecteurs négligents les avaient laissés après les avoir lus. Il en vérifiait les titres et, de temps à autre, en prenait un, qu'il escamotait. Candide, qui suivait ce manège sans y rien comprendre, observa que c'était toujours le même journal qu'il escamotait, et que le titre de ce journal était *L'Homme enchaîné*. Justement, un *Homme enchaîné* se trouvait parmi

toutes les gazettes que Candide avait ramassées. Il est né obligeant, et ne put se défendre d'offrir ce papier à l'inconnu, en faisant le plus agréable sourire. Mais en même temps il tremblait, et se disait :

« Mon Dieu!... Pourvu que ce monsieur ne me le rejette pas au nez, ou n'en use point comme d'une serviette pour me débarbouiller le visage, et ne m'accable point de grossières injures! »

La prudence évidente du personnage rassurait un peu Candide. Il parut, à la vérité, interloqué, et rougit assez fortement; mais il fit un remerciement bien tourné, accompagné d'une grande révérence, qui n'était point perpendiculaire, mais circulaire, et dit ensuite :

— Excusez-moi de me présenter moi-même, je suis un illustre écrivain danois.

— Il n'y a pas d'offense, repartit Candide, et je suis charmé de vous connaître.

« Il pourrait me demander mon nom! » se dit avec humeur l'illustre écrivain danois; mais, voyant que Candide ne s'en souciait point, il poursuivit :

— Avant tout, je ne veux pas avoir de désagréments.

— Comme je vous comprends! dit Candide, qui ne comprenait pas du moins le sens de cette profession de foi.

L'élève du sage Pangloss ajouta :

— J'ai rencontré jadis un de vos parçils, et si vous ne veniez de me dire que vous êtes danois et homme de lettres, je croirais que vous êtes sénateur à Venise et que vous vous appelez Pococurante.

— Je le voudrais! s'écria le Danois. C'est un nom qui me va parfaitement, et si jamais j'ai besoin d'un pseudonyme, je n'en choisirai point d'autre.

Il remercia encore Candide, et, désirant d'être interrogé, mais ne l'étant point, il prit le parti de répondre aux questions qu'on ne lui posait pas :

(*) Suite. Voir les N° 9 à 15 de *La Vie Parisienne*.

— Vous m'avez vu, dit-il, supprimer tous les exemplaires de ce journal. C'est qu'il s'y trouve une lettre que j'ai écrite, et que je ne souhaite pas qu'on lise.

— Voilà bien, dit Candide, la première fois que je rencontre un homme de lettres qui ne souhaite point d'être lu.

— C'est, repartit le Danois, que j'ai l'habitude de ne l'être guère. Mon patriotisme m'oblige d'écrire ma langue maternelle, et elle n'est entendue que de quelques milliers d'hommes érudits. Je ne jouirais d'aucune renommée si mes œuvres n'avaient été traduites en allemand. Je vous le dis, parce que j'ai connu à votre accent que vous êtes Westphalien.

— Je le suis, répondit Candide, mais mon maître l'est davantage, si toutefois l'on peut s'exprimer si étrangement.

— Qui est votre maître ? dit le Danois.

— C'est Pangloss, repartit Candide.

Le Danois fit une exclamation et leva les bras au ciel en signe d'enthousiasme, après quoi il les laissa retomber en signe d'accablement. Au surplus, il entendait le nom de Pangloss pour la première fois. Heureusement, ce grand philosophe parut au moment que sa présence devenait nécessaire pour donner un peu plus d'ampleur à la conversation. Candide présenta Pangloss au Danois, et le Danois à Pangloss. Cette cérémonie le força de demander enfin au Danois son nom propre. Pangloss le connaissait, le Danois fit comme s'il connaissait la réputation de Pangloss, et ces deux hommes cultivés échangèrent d'abord toutes les politesses qui sont d'usage entre les médecins de Molière et les augures ; mais ils se regardaient sans rire et ne se chamaillèrent pas à la fin.

Ils eurent cependant un peu de mal à régler leur entretien, parce qu'ils n'usaient point des mêmes procédés. Celui de Pangloss était l'interrogatoire et celui du Danois la conférence. Mais ils s'arrangèrent. Le Danois souffrit que Pangloss lui posât des questions précises, et Pangloss souffrit que le Danois y répondit assez longuement.

— De quoi parlerions-nous, sinon de la guerre ? dit Pangloss. Pour qui êtes-vous ?

— Je suis neutre, répondit le Danois, qui se contenta cette fois de trois mots.

Mais sa physionomie ambiguë et ses regards malicieux en disaient plus de cent, et entre autres que « neutre » est un terme fort élastique, qui signifie à volonté noir ou blanc, ou encore noir et blanc, mais qui ne signifie point, comme on croirait, ni blanc ni noir. Cette réponse n'était pas assez tranchée au gré de Pangloss, et il pressa son interlocuteur :

— Celui, dit-il, qui n'est pas avec moi est contre moi.

— Je ne suis pas contre vous, dit le Danois.

Chacun sait que danois et normand, c'est tout un. Mais Pangloss a une lourdeur indiscrète qu'il prend pour de l'exactitude, et il éprouva le besoin de conclure en termes exprès :

— Vous êtes donc avec nous, dit-il.

— Comment ne le serais-je point ? repartit le Danois. Ma culture est allemande, et si l'Allemagne était supprimée de la carte, mon intelligence n'aurait plus de patrie. Or il est fâcheux, même pour un imbécile, que son foyer soit ruiné, mais il peut s'établir ailleurs. Supposez que l'Allemagne disparaîsse, je pourrai naturellement aller n'importe où, mais où penserai-je ?

Candide l'interrompit et dit qu'il trouvait inconvenant que l'on effaçât l'Allemagne des atlas, même par hypothèse et dans une conversation.

— Vous êtes optimiste, lui répliqua le Danois ; mais tous les belligérants le sont. Les Français vous diront également qu'ils sont sûrs de vaincre. Les Anglais...

— Dieu les châtie ! dirent en chœur Pangloss et Candide.

— J'allais le dire, fit le Danois.

Il reprit :

— Je fus exilé, voilà un quart de siècle, de mon pays natal ou nominal. Je vous assure que je ne m'en aperçus même point. L'Allemagne m'accueillit à bras ouverts et ne me traita point en étranger. Je m'y sentis chez moi, ce qui est l'essentiel. J'avais perdu mes concitoyens, quantité négligeable, mais j'avais trouvé un public et cela fait compensation. Les Anglais ni les Français ne lisent guère : ils m'invitent à déjeuner. J'accepte avec plaisir parce que je suis gourmand, mais je ressens de l'humiliation parce que je suis un grand critique, et un grand critique ne vit pas que de foies gras de Nérac, de truffes du Périgord et de merles de Corse. Je ne sais pourquoi l'on pré-

tend que les Français ont la manie des idées générales : chaque fois que je débite des généralités entre la poire et le fromage, on ne m'écoute plus. Ils sont, de surcroit, impertinents. Il leur est revenu que je répétais dans un journal danois ce que j'entendais dans leurs salles à manger et dans leurs salons. Ils l'ont trouvé mauvais et, pour se venger, ils m'ont joué le tour de raconter devant moi des histoires à dormir debout. Je les ai répétées comme le reste, et tout le monde s'est moqué de moi, même en Allemagne et en Danemark.

— Quelles histoires ? dit Candide, qui en riait déjà.

— Taisez-vous, lui dit Pangloss. Vous ne devez pas rire d'un homme qui pense comme il faut et qui souhaite la victoire de l'Allemagne.

— Il la souhaite, dit Candide, mais il n'a pas trop l'air d'y croire.

Le Danois leur repartit :

— J'y crois sans y croire, et je m'abstiens de la souhaiter ni le contraire. J'observe les événements avec impassibilité, d'une manière neutre et objective, et je cherche à en tirer des leçons ou un profit. J'ajoute que je ne souhaite pas davantage la victoire des Français, parce qu'elle entraîne celle des Japonais et des Russes, et qu'elle sauverait peut-être la civilisation d'un côté, mais qu'elle la perdrait d'un autre. En toutes choses il y a du pour et du contre. J'ai coutume de considérer la face et la pile : je ne suis pas unilatéral et je ne m'appelle pas Simplicon.

— Je vous remercie, dit l'élève du fameux Pangloss, qui prit sans doute cela pour lui : moi, je m'appelle Candide.

Pangloss eut alors la singulière fantaisie d'offrir au Danois le Sleswig, à brûle pourpoint. Les Westphaliens, depuis quelques mois, offrent des territoires aux neutres, pour le jour de l'an ou pour Pâques, mais ce sont d'ordinaire des territoires qui ne leur appartiennent pas.

— Non, non ! s'écria le Danois. Gardez le Sleswig, gardez-le ! Cela pourrait vous fâcher plus tard de nous l'avoir rendu, et vous ne manqueriez pas de nous le reprendre. Il vaut mieux, pour vous comme pour nous, que les choses restent dans le *statu quo*.

— Vous êtes plein de prudence, dit Pangloss.

— Vous êtes tiède, dit Candide.

A chacun de ces compliments, le Danois fit une profonde inclination.

— Je vois, dit-il, que je vous ai bien expliqué mon caractère et que vous l'avez merveilleusement compris. Mon caractère, c'est que je n'en ai point.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Le même à l'envers.

A ce moment, Auguste fit irruption dans le salon de lecture. Il reconnut le Danois, qu'il avait rencontré à table, en France, et il se précipita sur lui la main tendue, en criant :

— Cher maître !

Pangloss et Candide se retirèrent, plutôt par morgue westphaliennes que par discréption.

— Cher maître, répéta Auguste, j'ai vu votre nom sur le registre des voyageurs, et voilà une heure que je vous cherche par tout l'hôtel.

— Je suis charmé de vous voir, dit le Danois, qui ne se rappelait pas positivement la personne d'Auguste, mais qui se rappelait sa qualité de reporter. Voulez-vous me faire le plaisir et me rendre le service de m'interviewer ?

— Je ne suis pas ici pour autre chose, dit Auguste. Parlez, je vous écoute, et je ne vous interromps pas. J'écris sous votre dictée. Vous approuverez ensuite mon papier et vous le revêtrez de votre signature, afin qu'il y ait plus de chance que vous ne me démentiez pas.

Le Danois prit la main d'Auguste et lui dit avec tendresse :

— Comme je vous remercie de m'avoir débarrassé de ces deux lourds Westphaliens ! Quelle joie inespérée de causer seul à seul avec un charmant Français !

— Vous êtes pour nous ! s'écria Auguste. J'en étais bien sûr !

— Comment ne le serais-je pas, mon bon ami ? repartit le Danois. Outre que j'ai en toute occasion témoigné ma sympathie pour la France, ma culture est essentiellement française. Je peux dire que mon intelligence n'aurait plus de patrie si la

GIBOULEÉ D'AVRIL !



CHERCHEZ L'OFFICIER OBSERVATEUR

France était rayée de la carte du monde. Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de correspondre avec M. Taine, et c'est en français que je souhaiterais que mes livres fussent traduits.

— Ils le seront après la guerre, dit Auguste.

— N'est-ce pas? dit le Danois. Mieux vaut tard que jamais. Votre victoire certaine...

— Vous n'en doutez pas? dit vivement Auguste.

— Je mentirais, dit le Danois, si je n'avouais pas que j'ai tremblé jusqu'aux premiers jours de septembre. Quand j'ai vu la malheureuse Belgique envahie...

— Que pensez-vous du sac de Louvain? dit Auguste (qui avait promis de ne pas interrompre).

— Parlons d'autre chose, dit le Danois. Si je protestais contre tous les crimes que je réprouve, je ne ferais plus autre chose que protestier, même en temps de paix.

— Soit, fit Auguste un peu confus.

— Je reprends, fit le Danois. Je vous disais que j'ai tremblé jusqu'à la bataille de la Marne. Mais après! Ah! cette bataille de la Marne! Elle est si formidable et si complexe que j'ai mis plus de cinq mois à la comprendre. Mais voilà qui est fait. Je ne doute plus de votre victoire finale et j'en suis bien aise, puisque ma certitude répond à mon désir et n'a fait naturellement que le renforcer. J'ai confiance, entendez-vous? confiance! Je suis optimiste et je ne cesse pas de le crier sur les toits. Pourtant, un de vos plus fougueux confrères m'adresse par son journal une lettre ouverte fort peu gracieuse et qui se termine par un adieu bien sec. Est-ce que tous les Français vont aussi me tourner le dos? Je n'y survivrais pas; et c'est pourquoi je vous ai prié, cher mousieur, de m'interviewer. Dites bien à vos compatriotes que je pense comme il faut. Mettez sur votre papier tout ce que je vous ai dit, et ajoutez-y encore ce qui vous passera par la tête : je souscris d'avance à tout.

— Cher maître, répondit Auguste, tenez pour certain que j'irai colporter dans tous les salons vos déclarations si intéressantes. On vous rendra justice dès la semaine prochaine, car j'ai appris tout à l'heure que notre départ pour Paris sera demain ou ce soir.

— Paris! fit en soupirant le Danois. Ah! que je vous envie, mon cher confrère!...

Et il se mit à chanter la valse des *Cent Vierges*, afin de donner comme par mégarde une nouvelle preuve que sa culture n'était point allemande.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

PROPOS INTERROMPUS

CUEILLIS AU VOL ET STÉNOGRAPHIÉS AU HASARD

— Je suis enchantée que mon mari ne souffre plus de l'estomac, mais cela me vexe un peu qu'il se porte si bien depuis qu'il vit dans les tranchées...

— C'est extraordinaire combien la guerre a raccommodé de ménages...

— Evidemment, je ne crois pas aux prédictions; avouez tout de même qu'il y en a de bien troublantes...

— Si cela continue, vous verrez qu'on en reviendra aux crinolines...

— Mon programme politique pour l'avenir: plus de guerre et l'état de siège à perpétuité...

— Je ne demande pas qu'on impose aux Français une discipline, mais qu'on leur inculque le sens du respect...

— Si Sacha Guitry ne jouait pas lui-même ses pièces...

— Cette bonne baronne ne se console pas de ne pas avoir encore son ouvrage; elle voudrait créer quelque chose d'inédit, mais toutes les bonnes idées ont été prises!...

— Mon cher, c'est à n'y rien comprendre, depuis que les affaires ne marchent plus, je n'ai jamais été si occupé...

— C'a été une grande consolation pour ma femme d'apprendre que la famille de Beethoven était originaire de Louvain.

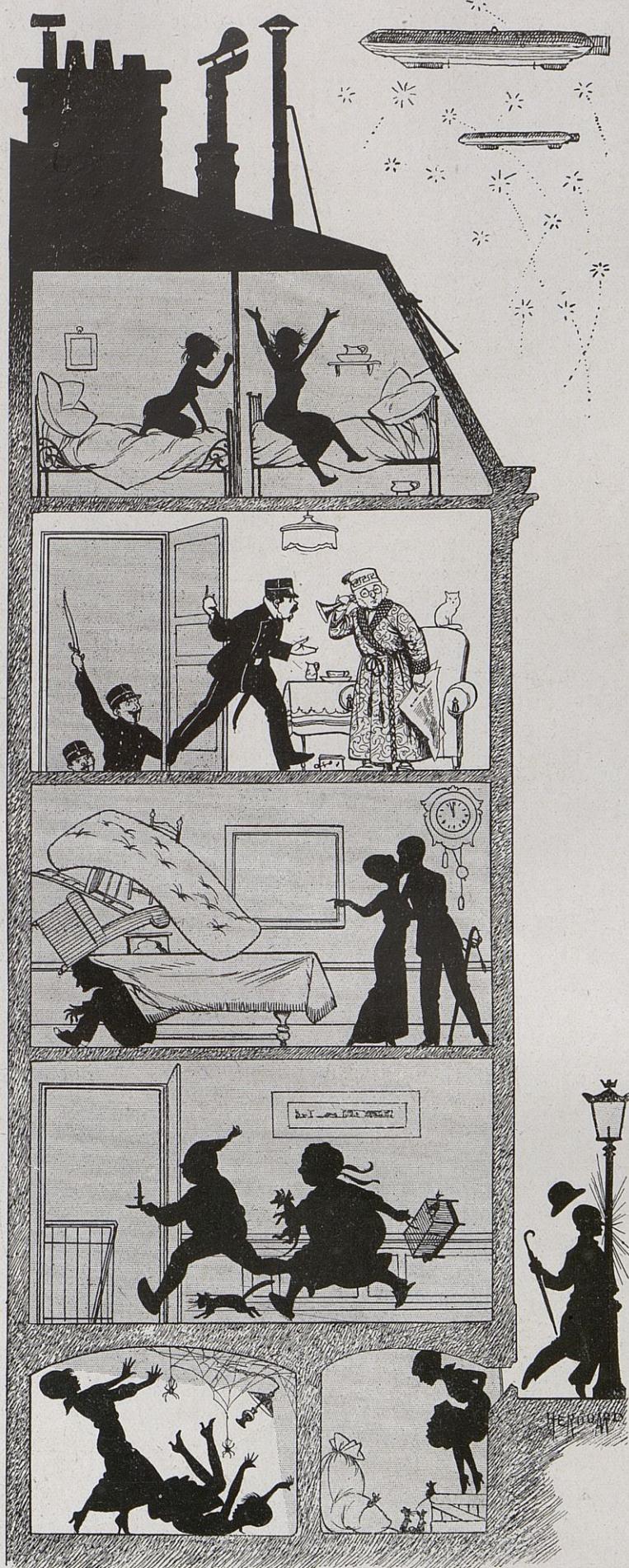
— Les libraires n'en reviennent pas! Depuis qu'ils n'éditiont plus de mauvais livres on s'est remis à lire les bons auteurs...

— Vous êtes sûr que ce Romain Rolland n'est pas suisse?

UNE MAISON PARISIENNE PENDANT LA NUIT DU 20 MARS



Le Diable Boiteux, qui peut soulever le toit des maisons et regarder à travers le mur de la vie privée, a bien voulu nous faire profiter de son pouvoir magique en cette nuit mémorable où les Allemands ont tenu à prouver combien leurs cuirassés aériens étaient ridicules. Pour qu'on ne nous reproche pas notre indiscretions, nous faisons de nos lecteurs nos



complices, en mettant sous leurs yeux quelques-uns des mélodrames intimes surpris par nous. Nos dessins resteront des témoignages historiques du « grand soir » où les Parisiens, qu'on voulait effrayer, n'ont été que déçus : leur courage qui s'attendait à des monstres terribles, a été vexé qu'on ait voulu lui faire prendre des vessies pour des baleines.



MÉDAILLONS GUERRIERS
FIGURES ANTIQUES A PROFILS MODERNES

ZOMPETTE

§ Ne demandez pas à ZOMPETTE de tâcher à paraître conserver encore des illusions sur les vertus des maris, notamment sur leur fidélité. Depuis que le sien, hypostrâge assez réputé, a été fait captif chez les Scythes, ses jours et ses nuits à elle ont diminué de valeur. Non pas à cause de ce que vous pourrîz croire. La vérité est que l'altière Zompette a mis de tout temps ses soins et son plaisir à dompter un homme qui pouvait à la rigueur paraître terrible dans l'exercice de son métier, tandis qu'il ordonnait la manœuvre de la catapulte à ses argyrapides, mais qui, dans le privé, et ce de l'avis même de son épouse et de ses proches, filait doux comme un mouton.

Des prisonniers qui s'étaient évadés des geôles barbares ont eu la malencontreuse idée de susurrer dans la ville que l'hypostrâge vivait là-bas dans une entière bénédiction et qu'il ne s'était jamais estimé aussi tranquille et aussi libre que depuis qu'il était captif. L'irritable Zompette en a conçu un immense ressentiment contre l'autre sexe. La voici qui désormais court du matin au soir chez celles de ses égales qui éprouvent encore la bonne chance de posséder près d'elles leur époux. Elle entend se venger du lointain coupable, du mouton provisoirement à l'abri de ses griffes, sur l'innocent bétail masculin que l'insémité ou l'âge retient dans sa ville natale.

Elle proclame ainsi avoir vu le mari de l'influencable Aglaé poursuivre avec une face concupiscente des petites filles de peu; elle affirme que tel autre s'adonne à d'indescriptibles orgies tandis que sa moitié, pauvre innocente! le suppose en train de pêcher ou de cultiver son jardin. La voix de Zompette est ainsi devenue toute-puissante dans l'assemblée des femmes; elle pérore, elle révèle, elle ordonne, elle convainc, elle proscrit, elle ostracise. Ses égales, touchées de tant d'efforts, en sont arrivées à lui être reconnaissantes de leurs tracas, de leurs peines, de leurs humiliations supposées. Chaque nuit, quantité de gynécées retentissent de querelles qu'elle a savamment préparées, dont elle a ourdi la trame et fourni les tons. Telle est l'œuvre tapissière de cette nouvelle Pénélope. Il semble, en outre, qu'après avoir exercé sur tous les époux la rancune qu'elle vole au sien, elle éprouve à présent le malin plaisir d'imposer ses jeûnes forcés à tant de ses pareilles qui pourraient peu ou prou ne pas bouder contre leur appétit. Sur ses conseils, ou plutôt sur ses injonctions, les lits nuptiaux sont devenus des places fortes, fermées à leurs



LE PLUS SÛR REMÈDE AUX TRISTESSES DE L'ATTENTE :
LA TAPISSERIE

AUTRE REMÈDE... UN PEU AMER : UNE VIEILLE DUÈGNE

UNE DISTRACTION DANGEREUSE :
LE TROP JOLI PAGELE PLUS GRAND DANGER :
LA COMPASSION

LA DISTRACTION PERMISE : LA MUSIQUE



LA PANACÉE DE TOUTES LES TRISTESSES : LA CHARITÉ



légitimes occupants. Je dis : les légitimes, car c'est de ceux-là seuls que Zompette a cure.

Voyez d'ici le scandale ! Déjà bien des maris, par un reste de respect pour celles qui portent leur nom, font de leur mieux pour être tout au moins dignes des reproches qu'elles leur prodiguent à raison ou à tort... Jusqu'où cela pourrait-il aller... En vérité, si la paix avec les barbares ne devait pas être encore conclue, il vaudrait mieux, pour sauvegarder la paix intime de la ville, que la véhément Zompette, faute de

posséder le mouton dans la bergerie, consentit à y voir le loup.

GLYCÈRE

§ Je vous en conjure, GLYCÈRE, prenez garde aux amollissants frissons du printemps. C'est grande injustice, je l'accorde, qu'il vous retrouve solitaire cette année, sensible et belle comme vous l'êtes. Chacun sait que vous ne ménagez à votre mari, conscientieux hoplite parti vers la fin de l'automne, ni vos plus touchantes épîtres, ni les agréables envois où le pétun asiatique et les harengs ingénieusement conservés dans la saumure voisinent avec les moelleuses laines milésiennes et les œuvres perspicaces de l'historiographe Anotos. Mais ce dont vous ne pouvez douter, Glycère, c'est que plus précieuse qu'aucune de vos attentions lui paraît la certitude justifiée encore de votre aimable et méritoire fidélité.

Aussi n'ajouterais-je pas foi aux dires de la détestable Eulalie. Ignoreriez-vous, Glycère, l'histoire que cette peste va colportant ? A l'entendre, hier, le soir étant infiniment doux et les plus précieux parfums s'évaporant des jeunes pousses, vous auriez supporté, sur la terrasse du jardin des blessés où vous vous laissiez caresser par l'heure, vous auriez supporté qu'un très beau très jeune homme ajoutât aux caresses de l'heure toutes celles dont il jugeait pouvoir, en pareil lieu, disposer en votre faveur...

Caresses évidemment bien anodines, mais la main qui a pressé une main s'égare parfois plus haut que le coude ; et, quand on se laisse prendre un baiser à la tempe, certaines lèvres ont tôt fait, Glycère, de glisser...

Il paraîtrait que tout cela serait advenu, — et pire encore, — si les Dieux qui vous sont indulgents n'avaient conduit vers vous en cette minute une de vos compagnes dont l'apparition provoqua la retraite de celui qui se considérait déjà près de vous comme l'ambassadeur du Prince Printemps...

Et vous auriez dit alors à votre compagne, — vous auriez dit très innocemment et comme au sortir d'un rêve :

— Quoi ? Vous dites ? Il m'embrassait... Est-ce possible ! Oui... oui, je me rappelle... Vous avez raison... Quelle audace !

Puis, attristée et songeuse gentiment :

— Oh ! mais c'est que mon cher époux ne serait guère content si des méchants lui racontaient un jour cette misérable petite chose !

J'espère que votre cher époux, même si Eulalie et les méchants lui racontaient cette petite chose très misérable en effet, aurait comme moi, Glycère, le bon goût de n'en rien croire...

Méfiez-vous pourtant du Printemps, petite Glycère : vous avez vis-à-vis de lui un

tort très grave, et qui est de lui ressembler.

EUDOXIE

§ Que croyez-vous que les incertitudes de la guerre aient suggéré à la prudente EUDOXIE, vierge avisée et charmante, habile à calamistrer sa chevelure, comme à lui donner les couleurs les plus rares et les plus inattendues ? Si elle est de celles dont le cœur sensible fut hospitalier de bonne heure aux amoureux projets, elle est aussi de celles qu'une naturelle perspicacité garde des inclinations stupidement désintéressées trop communes aux jeunes personnes de cet âge.

Donc, trois mois devant que le fracas belliqueux des salpynges eût retenti sur la cité, elle avait voué ses sentiments les plus judicieux et les plus tendres au jeune et circonspect Agénor, fils d'un héliaste que ses clients comblaient d'épices, et qui, digne descendant d'une race austère et vénérée, continuait la tradition de cette race en se montrant méticuleusement pieux aux divinités helléniques.

Aussi, durant tout un printemps et jusqu'au milieu de l'été, notamment lors de la procession des Panathénées, remarqua-t-on la vierge Eudoxie revêtue de la tunique blanche et du cordon bleu des filles de Pallas... Et, chaque matin, elle allait consacrer au moins une tourte dans le temple le plus illustre et sur l'autel le plus en vue ; car elle était ainsi assurée de se rendre favorable la famille de l'éphèbe, et de se concilier la bienveillance des dieux, estimant que l'amour et le bonheur ne sauraient exister ailleurs que sous la tutélaire protection de ceux-ci.

Or, Agénor, à cause de son âge et de sa valeur, fut, dès les premiers jours, désigné pour revêtir la cuirasse et le casque. La douleur d'Eudoxie fut sans bornes ; mais elle n'était pas fille à désespérer pour cela de son destin et de l'amour. Et elle remarqua sur-le-champ, parmi les jeunes gens accourus de divers points de l'Hellas pour s'instruire au métier des armes, un certain Polybe, fils d'un opulent traitant du Pirée, lequel, disciple amateur de Diogène, niait l'existence du Démurge et ne se servait de ses noms différents que pour les profaner, à l'occasion.

Quand Eudoxie eut connu le jeune homme et ses principes philosophiques, elle en éprouva une indignation qui fit tôt place à de l'étonnement, puis à une douce langueur... Et, un mois plus tard, une assemblée de philosophes cyniques fêtait joyeusement les fiançailles strictement civiles de Polybe et d'Eudoxie...

Hélas ! la fête n'eut guère de lendemains, car le tour était venu pour Polybe de faire face à l'envahisseur.

— Si tu meurs, je mourrai, car je n'avais jamais imaginé qu'on pût aimer de la sorte, murmura gentiment la vierge...

Bien d'autres sont venus s'instruire au métier des armes dans la ville où naquit Agénor et où Polybe passa, si bien que, la guerre ayant duré plus qu'on ne pouvait le supposer, la vierge Eudoxie possède maintenant une ample provision de fiancés disséminés sur tous les points du front. Le dernier en date est un nommé Polyphile, qui joint aux avantages d'une fortune bien établie le mérite d'être un éclectique, admettant sereinement les systèmes philosophiques et moraux les plus divers.

Il serait vraiment injuste que, sur le nombre, aucun des fiancés d'Eudoxie ne revint et que le sort se montrât cruel jusqu'à meurtrir cette âme tout ensemble si riche de tendresse et si instinctivement pénétrée des données les plus modernes de la statistique.

TRADUIT DE L'ANTIQUE.
par CHARLES DERENNES.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



Phot. H. Manuel.

Mme LILIAN GREUZE
de la Comédie des Champs-Elysées.



Mme GRANVAL
du Théâtre de l'Odéon.



Phot. H. Manuel.

Mme ARLO
du Théâtre des Capucines.



Phot. Félix.

Mme JEANNE FONTANGES
du Théâtre de la Renaissance.



Phot. Félix.

Mme FRAIX
du Théâtre des Variétés.



Phot. Félix.

Mme NOA-DYLE
de la Comédie-Royal.

QUELQUES CHARMANTES ACTRICES QUE LA GUERRE A TRANSFORMÉES EN INFIRMIÈRES



FAUSSE ALERTE

Une chambre à Paris, la nuit. Avril. Obscurité complète.

- Mon chéri!
- Humph....
- Mon petit chéri... Mon petit chéri, réveille-toi vite !
- Humph... Quoi?
- Tu n'as rien entendu ?

- Moins que rien. Laisse-moi dormir.
- Mon chéri, je t'assure que je ne me suis pas trompée !
- Eh bien ?
- Les pompiers ! Tiens, ils reviennent !
- C'est un taxi.
- C'est le clairon ! Vrai, on voit bien que tu n'as pas été soldat ! Tu ne reconnais pas le garde-à-vous...
- Tu l'as entendu souvent, toi, le garde-à-vous ?
- Fille d'un officier supérieur, je...
- Repose en paix. Ce cuivre sonore ne nous concerne pas.
- Pourtant, si c'était un zeppelin !
- Et puis après ?
- Il faudrait descendre à la cave.
- Nous sommes déjà à l'entresol. *It's no a long, long way...*
- Tu es brave, toi. Tu n'es même pas troublé.
- En face du danger, ce qu'il y a de mieux, c'est le calme !
- Ah ! tu es fort ! Je t'aime...
- Tu devrais dormir.
- Jamais je ne pourrai... Ce silence... Cette obscurité... Tu n'entends pas une espèce de roulement ?
- Si. C'est un maraîcher qui s'en va aux Halles.
- Ou bien un zeppelin !
- Tu es folle, avec ton zeppelin. Je vais me lever et regarder dans la rue si les réverbères sont éteints. Après, tu seras rassurée.
- Je ne veux pas que tu me quittes ! J'ai peur ! Et puis, si le zeppelin passait à ce moment-là ?
- Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais. Après cela, je

L'ALBUM D'UN HUMORISTE SUR LE FRONT



A DUNKERQUE : QUELQUES COUPS DE CRAYON ENTRE DEUX COUPS DE FUSIL.



ENTRE FURNES ET YPRES : LES PETITS COTÉS DE LA GRANDE GUERRE.

pourrais dire que j'en ai vu un, comme mon sous-chef.

— Ton sous-chef a vu un zeppelin?

— Comme je te vois.

— Tu ne me vois pas. Viens plus près.

— Enfin, comme je te vois dans le jour. Et il n'a pas été effrayé du tout.

— C'est fait comme sur les images?

— Il dit que non. Du reste, il n'a pas eu le temps de le contempler à son aise : juste comme il ouvrait la fenêtre, il a aperçu en l'air une grande chose rigide...

(Petit silence.)

— Rigide, qu'est-ce que cela veut dire?

— On ne t'a donc rien appris, à l'école? Demain, tu regarderas dans le Larousse.

— Si j'osais, j'irais regarder tout de suite.

— Veux-tu que j'allume?

— Malheureux! Tu sais bien que c'est défendu. Et puis, tiens, le roulement recommence.

— Si tu crois qu'il y a du danger, descendons à la cave...

— Et si j'attrape une fluxion de poitrine?

— Mets ton manteau de loutre!

— Il est dans le poivre, depuis le jour de la semaine sainte où il a fait si chaud. Ah! mon Dieu! le bruit redouble...

— Le fait est que ce tintamarre m'inquiète! Es-tu sûre d'avoir entendu les pompiers, au moment où tu m'as réveillé?

— Mon trésor, me crois-tu capable de troubler ton sommeil sans raison?

— Alors, laisse-moi regarder par la fenêtre.

— Non, mon héros, non, je ne veux pas que tu t'exposes...

Protège ta pauvre petite femme...

— Il n'y a aucun danger!

— Le danger est peut-être au-dessus de nous! Prends-moi dans tes bras. Si tu meurs, je veux mourir avec toi!

— C'est donc vrai, que tu m'aimes tant que cela?

— Le grand fou qui le demande!

(Deux minutes de silence relatif.)

— Mon cheri... si tu regardais dans la rue?

— Tu crois que c'est nécessaire?

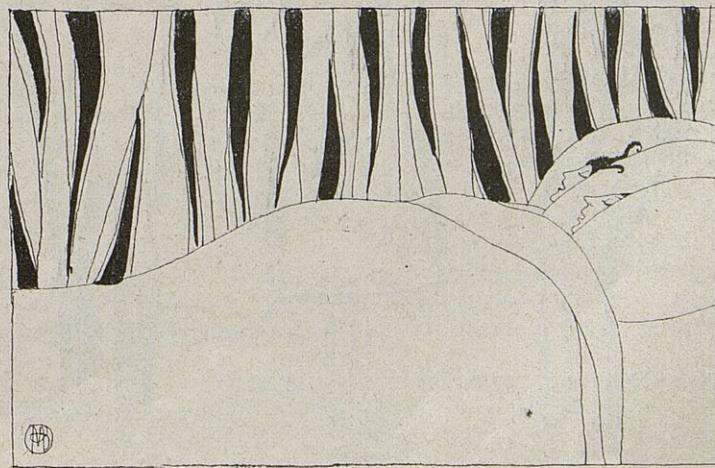
— J'aimerais mieux savoir.

— Allons-y!... Tiens, quand je te le disais, que ce n'était pas dangereux!

— Qu'est-ce que c'est, mon amour?

— C'est le service des ordures ménagères.

SNICK.



CAS BOCHES

Silhouettes croquées dans un camp de prisonniers



CHOSES ET AUTRES

Le monde tout court, comme le monde de la politique, a proclamé la trêve de Dieu — l'union sacrée, si cette façon de parler vous agrée mieux. Il n'y a pas eu le plus petit potin depuis le commencement des hostilités, et nous pensions qu'il n'y en aurait pas jusqu'à la fin. En voici un, pourtant. Il est vrai que c'est en même temps un potin de salon et un potin de guerre. Il ne s'agit pas d'un ménage à trois. Quel miracle! Je vous dis que tout est changé.

Donc, les maîtresses de maison parisiennes, natives de Paris ou au moins de France, ont fait grand accueil l'an dernier ou l'année d'avant à une jeune princesse d'Orient, poétesse par-dessus le marché. Elle est jolie, elle a du talent, de l'esprit de société, et la conscience de ce qu'elle vaut. Sa conscience dépasse même peut-être sa valeur. Elle est altière. Elle a le prestige. Disons plus vulgairement qu'elle fait beaucoup d'effet.

Mais elle a voulu en faire trop. Elle est revenue à Paris, à titre de neutre, au lieu d'attendre qu'elle y pût revenir à titre d'alliée, ce qui ne l'eût sans doute retardée que de vingt-quatre heures, puisque c'est toujours pour demain. Elle est neutre, et elle ne l'est point pour rire. Elle l'est — avec plus de grâce — à la façon de M. Georges Brandès. Elle tient la balance égale entre l'ennemi et nous. Egale?... Enfin, la preuve qu'elle nous préfère, c'est qu'elle nous assène volontiers quelques vérités bien dures. Mais nous préfère-t-elle?

Elle ne nous fera jamais le sacrifice de ses belles relations. La princesse est snob. Une princesse? C'est qu'elle n'est pas née. Sa famille est une des rares du pays à qui l'on ne décerne pas (à l'étranger) justement ce titre princier par courtoisie. Aussi, malgré son brillant mariage, est-elle bien fière d'entretenir une espèce de correspondance avec... le kronprinz. Non? Mais si. Soi-même, comme il est dit dans *Le Roi*.

Elle ne se contente pas de recevoir *ici* les lettres de Son Altesse l'Impériale et Royale : elle les montre. Ou bien, ce qui est plus fâcheux encore, elle les cache ; elle les tire à demi de son manchon, et les y refourre en disant :

— Non, pas celle-ci, elle vous ferait du chagrin, elle est datée d'un château de l'Aisne.

Certaines personnes, promptes à se scandaliser, jugent que l'on a assez vu la jolie princesse et ne le lui envoient pas dire. D'autres ne sont pas sans lui trouver des excuses : si elle manque de tact, est-ce sa faute? Et qui sait si les leçons qu'elle reçoit ces jours-ci ne lui profiteront pas? Il est encore temps. Elle est si jeune! Elle a peut-être aussi des raisons d'en vouloir à la France. On y a rendu hommage à son talent poétique, mais on ne la met pas tout à fait sur le même rang que sa cousine. Car j'oubliais de vous dire qu'elle a une cousine, qui a du génie. Quelle fatalité! Pour comble, cette cousine, qui est née ce que la princesse n'est devenue que par mariage, est devenue elle-même par mariage une des premières dames de France, et porte — fièrement — un des plus beaux noms de chez nous. Elle est tout bonnement, comme disait notre R.b.rt de M.nt.squ.ou, la petite-nièce de M^{me} de Maintenon. Il n'y a pas moyen de lutter. N'espérons pas que la princesse nous aime de tout son cœur tant qu'elle ne sera pas devenue à son tour parente de l'épouse de Louis XIV, et il n'est pas vraisemblable que cela lui arrive jamais.

Telles sont les excuses, un peu subtiles, qu'allèguent en sa faveur ses amis à toute épreuve. Les indifférents se contentent de l'appeler *la mouche du Boche*.



Je ne fais aucun rapprochement; mais ne trouvez-vous pas singulier que le correspondant d'un journal de Berlin ait pu venir assister au four des *Zep*, et insuffisant qu'on l'ait reconduit à la frontière sous prétexte qu'il est suisse — aussi? Ce n'est pas que nous soyons fâchés que des nouvellistes de l'ennemi puissent voir ici librement ce qui s'y passe. Sauf les secrets militaires, nous n'avons rien à cacher. Nous gagnons à être

connus. Nous y gagnerions, si ces observateurs avaient la loyauté de rapporter ce qu'ils ont vu. Mais ils mentent comme ils respirent. C'est plus fort qu'eux. Le Behrend a publié dans le *Local Anzeiger* un compte rendu ridicule de la nuit du 20. C'est même, en y réfléchissant, ce qui pourrait nous faire douter un peu qu'il fut vraiment suisse. Il ne ment peut-être pas dans les journaux de son pays. Il réserve le faux pour l'exportation.

Il paraît que, l'autre jour, la censure a demandé si l'on ne pourrait pas changer un peu le texte de *Ruy Blas*, et s'il était bien nécessaire que la reine parlât de « sa bonne Allemagne » et de ses bons parents.

Où donc? A Constantinople?
Mais non!

Il paraît aussi — cette fois c'est de l'initiative privée — que des personnes chatouilleuses se révoltent à l'idée que l'on pourrait jouer maintenant, et même dans les cinquante années qui suivront la paix, *la Parisienne* de Becque.

Pourquoi? Vous n'y êtes pas?

C'est que la *Parisienne* de Becque se conduit très mal. Elle a un amant et un mari. On ne nie pas absolument que le cas ait pu se présenter avant la guerre; mais toutes les Parisiennes n'avaient pas un amant: d'abord quelques-unes en avaient deux, et il est probable que quelques autres n'en avaient pas du tout; par conséquent ce titre « *la Parisienne* » était déjà une impertinence en ce temps-là. Aujourd'hui, c'est une injure qu'on ne saurait point supporter. Non que les Parisiennes aient pour jamais renoncé à l'amour; mais comme elles ont *toutes* en ce moment une conduite admirable et sublime, elles ne souffrent plus, et elles ne souffriront pas de longtemps, qu'on parle d'autre chose que leur vertu. Eh bien, c'est gai!

M. P. S. (j'imagine que c'est M. Paul Souday) a pris la peine de répondre dans le *Temps* à cette insanité, et l'article de M. P. S. est excellent. Je n'y voudrais rajouter qu'une ligne, pour dire qu'après la guerre nous serons plus français que jamais, et qu'une de nos qualités les plus françaises, c'est un sentiment extrêmement juste du ridicule.

M. Sacha Guitry n'a pas hésité à mettre sur la scène un mari coupable, jaloux et décoré, une femme jalouse et coupable (mais rien qu'une fois), et sa pièce n'a choqué personne. L'amour et la jalousie sont des sentiments éternels, qu'on aura bien du mal à faire passer pour surannés.

La pièce n'a choqué personne, et même elle a beaucoup plu; mais ce qui nous a paru un peu... suranné, c'est l'assistance. Oh! retrouver après neuf mois le public des répétitions générales! Avec beaucoup d'hommes en moins, beaucoup de femmes... en trop. On était vaguement étonné d'être là, un peu gêné...

S'il ne s'agissait pas d'un Allemand nous aurions déjà oublié nos bienfaits, ou une pudeur nous empêcherait d'en parler. Mais le colonel de Winterfeld se charge de nous rafraîchir la mémoire et de nous délier la langue. L'avons-nous assez dorloté! Nous n'osions pas trop le dire tout haut, mais nous étions désolés que cet accident d'automobile eût abîmé un de nos ennemis, plutôt qu'un ami. Il nous semblait que notre réputation d'hospitalité en souffrirait. Ce n'était pourtant pas notre faute. Je crois même qu'on l'a décoré. Il a remercié. Il ne pouvait pas faire plus... ni moins, et s'il était grâce à nous rétabli, nous ne lui reprocherions certes pas d'être allé sur le front: c'est la guerre.

Mais il paraît que ce monsieur s'est chargé d'une assez sale besogne: il fait la propagande en Espagne. Il est employé de l'agence Wolff dont il répand les communiqués. Et même, probablement, il les amplifie — comme on a dit d'un de nos écrivains qu'il était entré dans les écuries d'Augias pour y ajouter.

Nous n'aurons pas cependant le courage de le traiter selon son mérite, et c'est justement le bien que nous lui avons fait qu'vous imposera cette réserve. Le cas du colonel de Winterfeld nous rappellera seulement une fois de plus cette histoire — bien française — de la grande dame du XVIII^e siècle qui avait comblé de cadeaux et d'aumônes une paysanne, et en était payée de la plus noire ingratitudo. On la pressait de punir sa protégée indigne.

— Je ne peux pas, dit-elle: c'est moi qui lui ai donné sa vache.
Nous n'userons point de représailles contre M. von Winterfeld: c'est nous qui lui avons donné sa vache.

Que j'ai donc aimé cette histoire de l'espion allemand, qui s'était introduit au grand Q. G. britannique! Sous l'uniforme de nos alliés, naturellement. Ils ont la manie du déguisement, leur auguste maître leur en donne l'exemple; et quand on étudiera plus tard, selon une méthode scientifique, la psychopathologie de la race, je ne doute pas que cette manie du déguisement ne soit considérée par les aliénistes comme un des symptômes les plus significatifs de la démence allemande. Mais la démence allemande est raisonnable et astucieuse. Ils se travestissent pour le plaisir, mais aussi pour la commodité. Ils ont, comme certains animaux, une faculté de « mimétisme », ils prennent la couleur des feuilles où ils se posent. Ils deviennent kaki, pour fréquenter sans risque chez les Anglais.

Or, notre espion parlait la langue de Shakespeare à merveille et sans le moindre accent. Il avait même une sorte de chic anglais, grâce à son tailleur, et il ne croyait pas que rien sur lui pût trahir la tare de son origine. Alors il ne s'est pas méfié, et il s'est laissé voir pendant qu'il mangeait. Quelle gaffe! Cet homme « cultivé » devrait savoir que la pudeur n'est pas si spéciale qu'un vain peuple pense. Elle consiste, d'une façon au contraire générale, à cacher ce qu'on a de laid et ce qu'on fait sans grâce. Elle consistait, pour les Anciens Grecs, à se montrer nus parce qu'ils étaient bien bâties, et pour les Asiatiques à dissimuler leurs formes parce qu'elles laissaient à désirer. Les éléphants, dit-on, ne peuvent souffrir qu'un œil indiscret les regarde quand ils pratiquent la galanterie; c'est peut-être qu'ils la pratiquent lourdement. Selon le même principe un Allemand doit prendre sa nourriture modestement, car c'est un dégoûtant spectacle. Mais ils ne savent pas.

Nos alliés considéraient avec stupeur ce goinfre qui portait la main au plat et sa fourchette aux gencives en guise de cure-dent. Ils se demandaient :

— Quel est cet Olibrius?

Ils ne se le demandèrent pas longtemps. Jamais il ne fut si à propos de dire que poser la question, c'est la résoudre; et l'Olibrius fut proprement fusillé derrière un mur pour s'être curé les dents avec sa fourchette.

Quelle revanche pour la civilité puérile et honnête!

Nous lisions dernièrement chez un romancier contemporain cette juste remarque, — qui date pourtant d'avant la guerre :

« Les Français ne peuvent pas sentir les Allemands. Ce n'est pas tant parce qu'ils ont pris l'Alsace et la Lorraine. Mais c'est qu'ils sont les gens les plus mal élevés de la terre. »

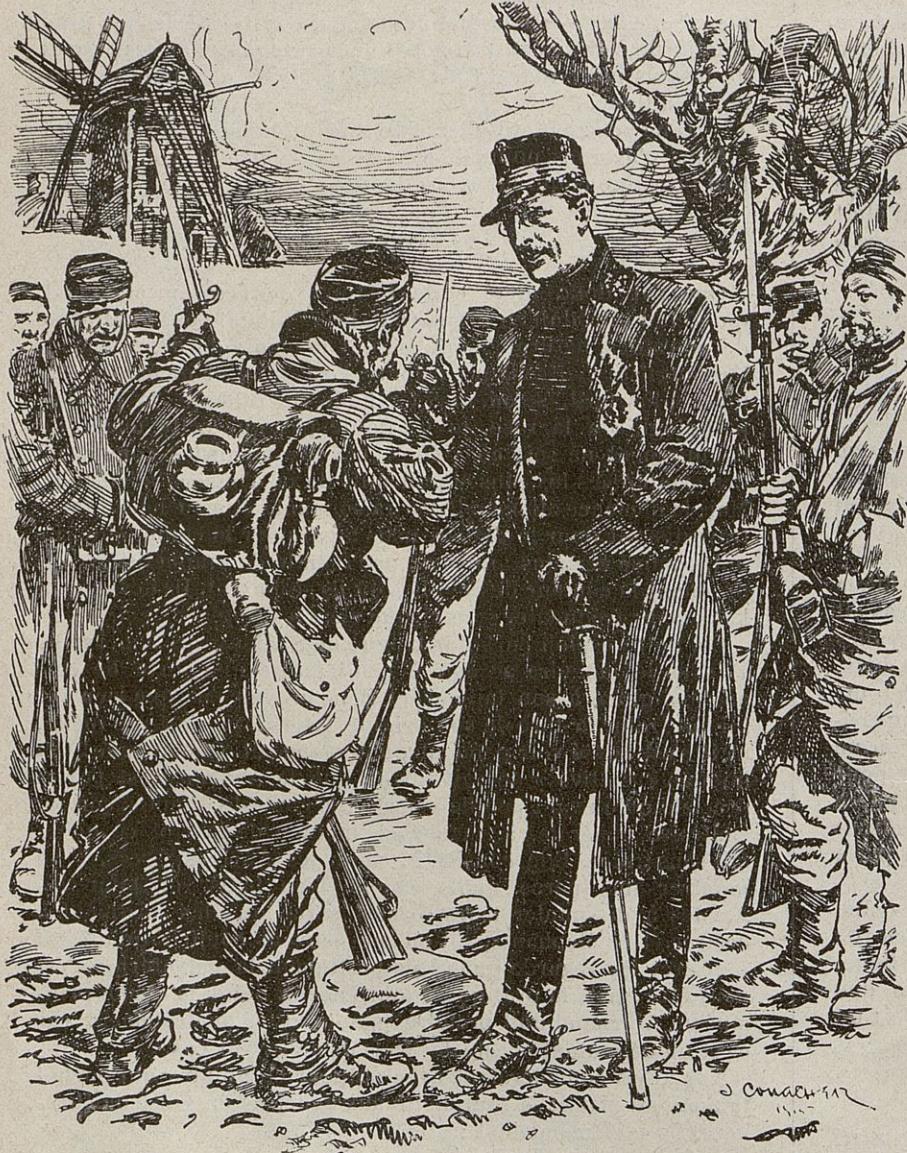
Du front. Comme ils écrivent :

« Hier, nous avons fraternisé avec des Bavarois. Nous avons un petit poste avancé qui se trouve dans l'entonnoir d'une mine qu'ils ont fait sauter, et dont le rebord se trouve à six mètres de leur petit poste. Nous avons engagé la conversation avec eux le matin, ils nous ont demandé du pain, on leur en a jeté deux boules. Eux nous ont jeté deux boîtes de cigarettes et trois de cigarettes. Ils auraient voulu venir nous trouver, mais ils disaient que ceux qui étaient dans la tranchée derrière eux leur tireraient dessus. Du reste nous ne les aurions pas laissé venir, car on travaillait après une mine, et ce matin nous les avons fait sauter. »

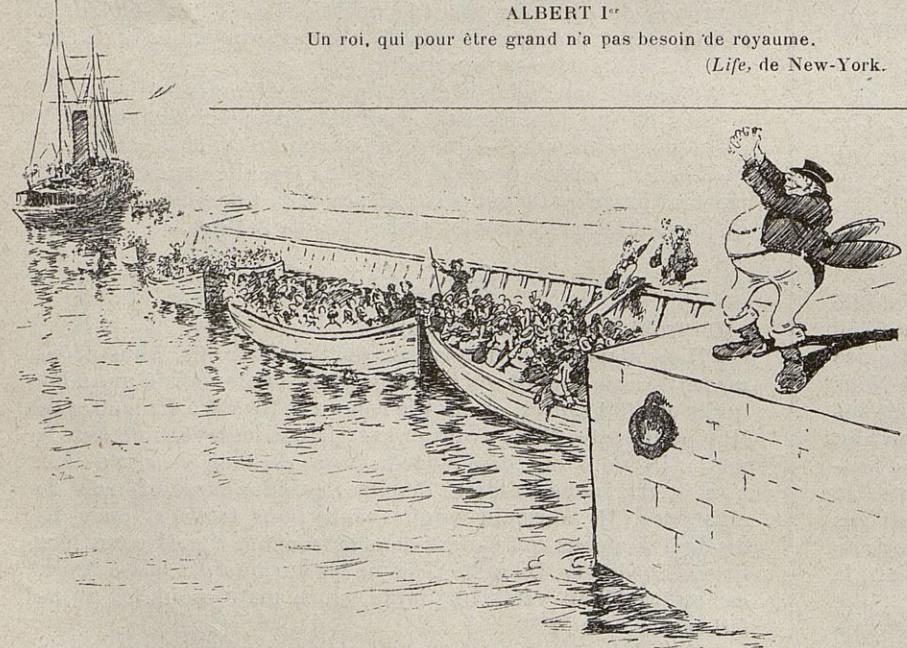
« Voyez si c'est bizarre tout de même la guerre, après avoir bien causé ensemble, être obligés de se tuer les uns les autres. Ça ne fait rien... Je ne vois plus grand' chose à vous raconter pour aujourd'hui. »

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE

ALBERT I^{er}

Un roi, qui pour être grand n'a pas besoin de royaume.
(*Life*, de New-York.)



UNE SOLUTION DE LA QUESTION FÉMINISTE

JOHN BULL (*voyant les suffragettes partir pour le front*). — Enfin seul!
(*Fliegende Blätter*, de Munich.)



LA PRESSE FRANÇAISE
entonnant son chant de triomphe.
(*Jugend* de Munich).



L'ESPRIT ET LA KULTUR

L'ALLEMAND. — Vous êtes un idiot!
LE FRANÇAIS. — Et vous, un homme poli... à moins que nous nous
trompions l'un et l'autre!
(*Life*, de New-York.)



LES LOUPS... A QUAND LA GRANDE BATTUE QUI LES EXTERMINERA ?

PARIS-PARTOUT

Montmartre renait, ou plutôt la spirituelle ironie montmartroise. Samedi dernier, Enthoven a fait une conférence à la Renaissance, et après lui, les meilleurs de nos chansonniers se sont fait applaudir : Vincent Hyspa, Bastia, Paul Marinier, sans oublier leur charmante camarade Lucy Pezet. On peut aller les entendre tous les soirs : ils sont inénarrables dans la *Revue de Montmartre* qui termine la représentation.

La remise de la « première » du nouveau spectacle des Folies-Bergère a été une déception : tout le monde l'attend avec impatience. Il paraît qu'un accident de machinerie a dérangé les plans de M. Aumont ; mais enfin ce n'a été que partie remise de quelques jours.

Mme Chenal est décidément devenue la grande vedette des spectacles officiels ; sa beauté imposante, sa voix magnifique enthousiasment les foules. Dimanche prochain, à la Sorbonne, au programme : M. Barthou et Mme Chenal. Le dimanche suivant, au gala de Marigny, Mme Chenal encore. Jeudi, au Théâtre Antoine, Mme Chenal toujours. Les blessés, au profit de qui se prodigue la grande cantatrice, ne s'en plaignent pas, et nous non plus.

Le Grand-Guignol vient de renouveler son spectacle avec deux pièces : l'une poignante, *La Porte close* ; l'autre très amusante, *Le Chauffeur*.

Les saisons se suivent et ne se ressemblent pas. Mais notre conseil est toujours le même : **Crème Simon**, comme la raison et l'expérience l'indiquent. Agréable au printemps, utile en été, précieuse en automne, indispensable en hiver... Bienfaisante en tous cas, douce, flattant le teint, la **Crème Simon** est surtout merveilleuse quand son usage est devenu une habitude. Si chaque femme soignait sa peau d'une façon rationnelle, nous n'aurions pas à rappeler tant de fois la marque connue. Qui s'en est servi s'en servira. Pour terminer, n'oubliez pas la **Poudre de riz** et le **Savon à la Crème Simon** qui sont les compléments indispensables de la **Crème Simon**.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN. Bonbons, Chocolats
4, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de l'urstenberg, Paris.
Ses collections : **Maitres de l'Amour** (38 vol.), 7fr. 50;
Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6fr.; **Romans humorist.**,
3fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES.
Mme ROBERT, 14, rue Gaillon (3^e ét.), Opéra
PHOTOS et **STERÉOS** rares et curieuses, vraiment belles.
Catalogue et assortiments bien choisis à fr. 5, 10, 20.

Hygiène et Beauté p' les Mains et Visage. Mme GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

BAINS-HYGIÈNE

CONFORT MODERNE
Mme DERIAC
45, r. Fontaine (2^e ét.)

CHARMANTES collections de PHOTOS et LIVRES
rares. Choix à 6 et 12 fr. (Echant. et
Catal., 2 fr.). Mme L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

Hygienic Treatment Mme Ch., MANUCURE.
23, bld. Capucines (Opéra)

PHOTOS Rares. ORIENTALES int. Lots nouv. et
catal. 5, 10 et 20 fr. G. DELRIEU,
60, Isabelle Catolica, MADRID (Espag.)

Mme Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Américaine Manucure 27, RUE CAMBON, 2^e ÉTAGE, de 2 à 7 h.

ENGLISH BOOKS RARE & CURIOUS. Catalogue with finest
specimen sent for 5fr., 10fr., or £1.
Price list only 5 fr. J. NICOLLES pub., 19, rue du Temple, Paris.

Mme ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE
13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

Physicothérapie et Massothérapie BAINS et
BAINS
Comtesse P..., 4, r. Duphot, pr. la Madeleine. de VAPEUR

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Lots
bien variés : 6 et 12 fr. (Catalog. avec
échantil. : 3 fr.). E. WENZ, Boîte 21, bureau 11, Paris.

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.
Mais. 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. Mme ROCCHI,
4, r. Turgot, esc. A, r.-de-ch. droite (2 à 6)

PHOTOS Artistiques et Livres rares
Lots spéciaux av. catal. (illust.) cont. 5 ou 10 fr.
Ec.: A. DOUARD, 37, r. du Repos, Paris.

Mme ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE
30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

LA VIE PARISIENNE

LA GUERRE EN DENTELLES

Dessin de Fabiano.



UNE ALMÉE EN PÉRIL ou LA RÉSISTANCE DE LA PORTE